

DU SENS DONNÉ,

à la recherche d'une urbaine sérénité.

© Pierre Mangin,
Paris, XI/XII 1994.
Mémoire de fin d'études dirigé par Monique Guetta.
Les Ateliers / e.n.s.c.i.

La rédaction de ce mémoire a été pour moi l'occasion double d'exprimer le fruit de cinq années de questionnement personnel sur le sens de la création industrielle, et de tenter de le faire dans un souci de cohérence globale du fond et de la forme, par un travail sur une langue qui rêve de montrer plus que de dire, et de toucher l'émotion en même temps que la raison.

Il y avait ce que je devais dire, et la façon dont je voulais que cela soit dit.

S'interroger sur le sens, cela a signifié pour moi prendre du recul, changer d'échelle, dans l'espace et dans le temps, pour ne plus voir que l'essentiel, ce qui, au-delà de nos locales péripéties, importe vraiment.

Cela commence, donc, par une histoire, l'initiation d'une conscience à la conscience d'elle-même, des autres, de la transcendance et de la mort. C'est l'inspiration première et primitive, le souffle qui fonde l'homme.

De l'homme au créateur industriel, il y a, m'a-t-il semblé, au moins deux certitudes supplémentaires : l'impérieuse nécessité d'agir (la fureur) et l'amour (la sensibilité) de la beauté, noyau tumultueux de sa future vocation.

Suivent, alors, les expériences, les observations, la saine critique et la fatale question de l'objet, là où s'insinue le doute, où se cristallisent les positionnements : assumption.

Les terribles contradictions d'un système où les moyens ont remplacé la fin ne peuvent qu'ébranler les convictions, aussi furieuses soient-elles, de notre créateur. Ici, c'est la rencontre avec l'underground, le minoritaire, le marginal, le vrai terrain de la conspiration, qui le fera réagir.

Et lorsque, plus tard, il lui sera demandé de noircir la page blanche de mots ou de dessins, lorsqu'après s'être gorgé de vie, il lui faudra sortir du ventre une proposition - expiration - il se rappellera le sens, le bon sens, l'évidence, et sa force, à l'unisson des autres, suffira, nous le croyons, pour que quelque chose change.

*Le poids de ce triste temps, qu'il est lourd à porter.
Dites ce que vous sentez et non ce que vous aurez à dire.
Shakespeare*

INSPIRATION

naissance
contradiction
conscience
incarnation

VOCATION

fureur
sensibilité

ASSOMPTION

proposition
seconde incarnation
transcendance
superstitions industrielles

CONSPIRATION

EXPIRATION

subversion sourde et délit d'invention
donner du sens
l'ouvrier marginal

INSPIRATION

Lorsque le temps à ce point s'accélère,
 lorsque les foules des choses et des passions atteignent un degré tel de complexité,
 lorsque l'urgence, la survie, te commandent de courir encore,
 lorsque plus rien ne dure même pas le temps d'une génération,
 lorsque l'évolution s'affole, et que l'homme ne ressemble plus à l'homme,
 que deviennent nos désirs idéaux ?

Que deviennent la sagesse, la vérité et l'équilibre ?

A l'heure où David est devenu Goliath,
 où l'homme, en multitude et en puissance, tient dans le creux de sa main son propre écosystème,

le **design**,

outil des outils dessiné par la complexité, *pour* la complexité, est notre dernière chance de ne pas nous étouffer nous-mêmes dans notre aveugle croissance,

d'un autre siècle déjà.

Non, non, il n'en voulait pas de ce bonheur satisfait des autres, des acheteurs du marché, des bourgeois, des hommes de la vie pratique. (p202, [1])

naissance

Premiers matins du monde.

Si l'univers avait mille ans, le soleil et la terre en auraient trois cents. Je m'éveille, j'ai deux minutes à vivre, petit, un rien, un bout de vide dans l'infini cosmos, et ce cosmos immense tout entier dans ma tête.

Premiers matins du monde.

Sur la face de la planète bleue, la colonie humaine innombrable exponentiellement, à la conquête de la matière et de l'énergie, de l'espace et du temps, dessine, en devenir, une figure de majesté, composite et contradictoire. Il nous importe d'en être fier ; pourtant, aux commissures des lignes en émergence sur ce singulier visage point l'avidité et myope grimace des Terriens qui s'agitent dans l'inutile haine, en convulsions débiles et microscopiques. Ne vois-tu pas ta vanité ? Ne vois-tu pas qu'à d'autres échelles et regardés sous d'autres angles, et depuis d'autres mondes, ce ne sont pas tes bibelots, ni ton pouvoir, ni la couleur de la peau de ton frère qui importent, mais la jeunesse de ton regard, ta foi, cette intime fureur ?

Ne vois-tu pas la Grande Quête, l'orientation même de l'Histoire (la tienne), la folle aspiration de la cohorte des générations à la plus haute et impossible sagesse ? Il y a un Sens. Il y a une conscience incorruptible, et le salut de notre colonie ne peut se passer du moindre de tes talents.

En sens inverse du probable chaos : l'humain multiple et l'insensée diversité, la figure de majesté sur la face de la planète bleue.

Un penseur [de Tlön] formula une hypothèse très audacieuse. Cette heureuse conjecture affirme qu'il y a un seul sujet, que ce sujet indivisible est chacun des êtres de l'univers, et que ceux-ci sont les organes et les masques de la divinité. (p23, [IV])

contradiction

Deux forces naturelles : le centre et le contour.

Le centre, le temple de l'ego, le siège de la conscience, la matrice de tes schémas mentaux - trou noir.

Le contour, l'épique ombre chinoise, la trace furtive des peuples en marche, l'empreinte éthérée, dans l'air du sanctuaire, de la prière des pèlerins.

Le centre, toi-même, centre du monde, tu es densité même, et tu regardes vers l'entropie, frileux, mesquin, prisonnier du poids de ta conscience, et tu te tues à vouloir te sauver. Mais la grandeur de ton Passé, que tu admires et que tu pleures, la démente énergie des ouvriers de Babel, la démesure mystique de Toutankhamon ou la somptueuse ferveur des bâtisseurs gothiques coulent aujourd'hui dans tes veines, magnifique petit grand homme ; il suffirait que tu t'arrêtes, que tu arrêtes juste un long moment ta course absurde et efficace, il suffirait que tu attendes que le silence vienne et monte en toi, il suffirait que tu revives la paix et il t'apparaîtrait, le fabuleux contour, émanant de ton ventre, ton plus profond désir, *amae*, ce pour quoi tu es né. Tu le reconnaîtrais comme un appel familial et dans la marche longue et émouvante, au milieu des passions, des doutes et de l'espoir, ta place, ton espace, ta vocation.

conscience

Premiers matins du monde. Je m'éveille ; une image de l'univers s'ébauche dans ma tête.

Qui suis-je, sinon cette image ? (Je suis le centre du monde, un centre unique et cinq milliards de centres, l'Autre, tous, chacun, unique.)

Qui suis-je, sinon une différence, une divine singularité ?

Qui suis-je, sinon le reflet double de la réalité au fond de mon regard, et de moi-même dans le regard des autres ?

J'ai eu la chance d'apprendre la Terre, les mers, les continents, la préhistoire, et tout ce qui s'appelle l'Evolution. J'ai eu besoin d'amour et j'ai été aimé, la chance, pour commencer à vivre, et dans l'amour, l'accueil joyeux, j'ai pris conscience de ma place, de ma sublime et douloureuse solitude et du désir primordial, du souverain désir qui brûle en moi pour l'Autre et en l'Autre pour moi. Au-delà de l'humaine peur d'être la proie de l'Autre, le désir fébrile et magnifique d'en être aimé comme la seule certitude de ne pas se trahir.

Me voici donc : improbabilité pure, cristal psychique de complexité, vertigineuse complexité et quelque chose en plus : l'essentiel souvenir d'une mythique plénitude et l'intuition charnelle et solennelle, d'une finalité glorieuse. Comme toi : improbabilité pure, incurable angoisse et quelque chose en plus, cette *conscience mystique* de l'existence d'un accomplissement.

Trouver le contemporain, chose difficile. Découvrir qui l'on est, invention plus rare encore. (p147, [V])

incarnation

Ni matière pure, ni esprit pur : tu es incarnation dans le mystère et la tourmente de tes émotions, ces grandioses soubresauts qui te secouent jusqu'aux entrailles, et tu es là où sont ces soubresauts, dans le mélange, la nuance, l'imparfait, le pur impur, le métissage. Ni cosmique, comme « le silence opaque de la nature dans les campagnes, l'arbre, la pierre », ni Dieu, mais un lieu intermédiaire où tu habites dans le trouble du sang et du sexe. En toi, le souffle de l'Esprit, le feu de la Pentecôte t'inspire une douce et familière métaphysique, mais dans le monde où tu vis, la pureté ni l'absolu n'existent. « ... ce qui est donné dans l'existence n'est (...) ni d'avoir le tout ni d'avoir le rien, mais de se consumer et de se consommer dans le mélange du tout et du rien, sans cesse présentés sous des formes nuancées et diverses » ([III]).

Tu le vois bien : tu n'es pas fait pour la blanche blancheur, cette fausse pureté publicitaire, cet absolu vulgaire qui miroite au crépuscule des civilisations, cette décadence des éthiques qui te vend de l'absolu (le néant) et tu finis par croire que la beauté se monnaie et que ta soif s'épanchera un jour.

Regarde devant toi, à ta hauteur, celle des autres regards ; regarde le bruit, la sueur, la résonance du *milieu*, la composition, la compromission, le véritable lieu de l'existence. C'est ici que palpite ton âme, ton centre de gravité, ici ta malhabile grâce, ta mouvante et brumeuse beauté, ton imparfaite grandeur et ton humaine immensité.

Rare sera toujours dans les arts comme en métaphysique la justification de ce qui est banal, constant, substantiel, miraculeusement quotidien et caché : la beauté, la bonté, la vérité, choses si longues, si difficiles à percevoir lorsqu'elles ne nous surprennent pas. (p69, [III])

Il a fallu d'abord donner du sens, apprendre une pensée, la mienne, comprendre la spontanéité, chercher l'ordre dans les turbulences contemporaines, avant de prendre la responsabilité d'inventer des artefacts.

Connaître la vraie nature pour lui rester fidèle.

Le désir, le respect, la conscience, doivent animer notre « culture du projet », si chère à Manzini, et induire un univers artificiel de la plus haute *qualité* - le maître mot!

« Si nous faisons ce qui semble être juste, nous développerons aussi notre faculté de regarder les choses sous un angle nouveau et nous pourrons alors créer des choses nouvelles. »(p196, [III])

L'histoire d'un designer a commencé par la genèse d'un homme :

naissance,
contradiction,
conscience,
incarnation.

Dès lors que j'ai vu de quoi je suis fait, par ce que l'autre a désiré en moi, dès lors que j'ai compris ma différence et donc mon importance, la vocation, ma plus grande source de plaisirs, s'est insinuée en moi.

*L'imagination n'est, peut-être, qu'une pensée délestée du poids de ses origines ;
l'audace d'un mot visionnaire au bord soudain de l'univers. (p68, [II])*

VOCATION

Le songe a jailli du feu croisé de ma *fureur* et de ma *sensibilité*. (Sans l'une et l'autre il vaudrait mieux pour tout le monde que je me détourne de la création).

fureur

La lumière, une étoile dans la tête qui brille dans le regard.

Les yeux de Vautrin l'insoumis ont fait frissonner Rastignac parce qu'ils ouvrent sur son âme, et au-delà : l'infini de sa volonté. Son honneur, c'est être libre, affranchi des lois des hommes. Sa force est physique mais sa volonté est d'ailleurs, d'au-dessus, d'un autre monde, plus forte encore que lui-même.

Plus forte encore que lui même : sa *fureur*.

La *fureur* qui habite et donne la grâce intouchable des êtres révoltés. La *fureur* comme le fracas infatigable de la vague ; la *fureur* contre toutes les meilleures raisons du monde ; la *fureur* qui invente à chaque instant, à chaque instant insatisfaite, inconsciente et téméraire.

Cette flamme qui rend digne vient d'en haut, divine, sur-humaine. Il est là le mystère : pas dans l'intelligence, pas dans la complexité, pas dans les secrets qui font courir la science. Le mystère est dans le cœur, dans l'émotion, dans la foi qui dépasse, dans l'infini né du fini. Dans le désir de perfection.

La *fureur* que j'entends est de cette essence là, métaphysique. Quelque chose en moi ne veut pas mourir, quelque chose en moi ne *doit* pas mourir. Ici pour donner, ici pour désirer, ici pour tout changer. Alors je cours et je crie. Alors

Démence est la mer de ne pouvoir mourir d'une seule vague. (p7, [III])

je prie, je rêve et je construis. Le dessin répète le grand geste de la subversion. Trop sensible pour ne pas voir, trop fragile pour accepter, je dessine pour te dire ce que je pense vraiment de toi - parce qu'il me semble que je suis fait pour ça.

Dans la fièvre et le faillible désordre de ses désirs, le furieux se révolte, seul, humble et amoureux de la grandeur des hommes. Parce qu'il veut croire qu'il y a ce qui est digne et ce qui est indigne, et fait le choix d'être respectueux, comme un devoir, envers l'humanité qui est en lui, il veille à en perdre la tête des bassesses et des vulgarités ; il veille pour mieux apprendre, pour mieux se révolter, il s'ouvre au monde et se hausse pour mieux voir.

Alors, vulnérable mais libre de son utopie, *hors de lui* et pourtant plus lui-même que jamais, le furieux, à en perdre haleine, se met à dessiner.

sensibilité

- Grandiose équilibriste naïf et mouvementé, pourquoi n'es-tu jamais tranquille ? Ton sourire s'est ombré soudain : qu'as-tu vu, encore, que les autres n'ont pas vu ? Qu'as-tu souffert là où les autres n'ont rien senti ?

- J'étais enfant et l'horizontal infini de la mer, sous les yeux, vert argenté ; seul et la mer, je fermais le regard et m'envolais.

J'étais enfant et la lumière descendait, flamboyante, du vitrail de l'escalier, et les voix de mes parents et les chants religieux, et cette claire lumière jaune et rouge du haut en bas de l'escalier.

J'étais heureux et je rêvais, comme d'un « Pavillon d'Or », plus beau que le réel, une émotion globale, finale et intuitive ; je devinais, par les sens, de l'extérieur vers l'intérieur, ce que j'avais envie de voir - par bon sens, ce pour quoi j'étais né.

Le créateur naît vieux et meurt jeune à l'inverse de ceux, réalistes, qui, ayant, comme on dit, les pieds sur la terre, savent naître enfants et mourir gâteux, comme tout le monde. (p164, [V])

Cette émotion sans visage, totale et fugitive, je l'observais et l'inventais en même temps. J'apprenais à reconnaître sa présence, ce grand frisson vertical du dessous des pieds à la pointe de la nuque, et lui cherchais un nom. C'était ma rose et je devais l'appivoiser. Car la beauté, cette émotion vitale, n'est que rarement spectaculaire : elle s'offrira, sanctifiée dans la pudeur, si je gagne son amitié.

La beauté se perçoit à la surface des formes, un reflet mat dans l'ombre épaisse, une sensation qui passe, électrise et replonge et s'efface.

La beauté se dévoile par des apparitions. Elle monte des profondeurs structurelles jusqu'à la peau des choses, qu'elle transfigure alors dans une évanescence phosphorescence, envoûtante, bouleversante, toujours éphémère.

La beauté c'est le moment où les atomes, qui vivent, des châteaux de sable, ressemblent à la force, qui *est*, des châteaux de pierre ; l'endroit du monde où le vivant se calme pour s'élever à l'harmonie. Ce moment là, cet endroit là, je les désire depuis la première fois ; je veux leur ressembler : en être digne. Que je me livre à eux et qu'ils se livrent à moi.

Cet endroit là, c'est où je suis, ce moment là, c'est quand je vois.

Il m'a semblé, soudain, que ton visage est beau, après que nous ayons parlé. Il m'a semblé soudain la retrouver, l'amie, un blanc matin d'hiver, dans l'air immobile de la ville, puis une nuit lunaire, limpide, dans l'immense montagne, puis une autre nuit, orageuse, amoureuse et moite et le matin d'après, dans les yeux clairs de ma Reine.

La beauté est un frisson intime, un éclair imperceptible entre le monde que tu vois et le monde où tu vas, une résonance interne, structurelle et métaphysique, que tu dois désirer, deviner, inventer, aimer, mériter, faire exister aussi, enfin. Elle naît, l'idée fragile, le long des fibres de tes doigts, de tes yeux, de ton cœur. Ce sont tes sens qui l'éveillent, et son absence et son silence ont la violence du vide.

Et son absence et son silence ombrent le sourire des poètes.

Fureur et sensibilité sont comme deux souffles, donc, qui te portent ; où règne le chaos tu devines du sens, de la substance, comme une histoire à raconter qui te ressemble - qui *nous* ressemble un peu. Irréductible nœud de conscience, tu te tiens en ton état médian d'ébullition, et hors de toi les turbulences, les flux et tous les autres nœuds.

Entre l'angoisse et l'espérance, tu échafaudes ta candide subversion.

Il suffit d'apprendre deux choses : la raison exacte et les maux injustes ; la liberté d'invention, donc la pensée, s'ensuit. (...) Aime l'autre qui engendre en toi une troisième personne, l'esprit. (quatrième de couverture, [V])

ASSOMPTION

Ce qui vaut pour l'homme chez le designer prévaut absolument.

proposition

Parce que le designer décide des formes et des formalités, des accessoires, en grande série, de convivialité, des postures à adopter, des couleurs et matières à aimer, des rituels à respecter, le designer est responsable, devant les hommes, de son inspiration ; comptable envers ses frères de son intelligence.

L'intégrité, chez lui, est ordre de chaque journée.

Il ne dessine ni pour l'or ni pour la gloire mais, dans la fièvre et le doute poignant, il imagine une sagesse des signes et réalise, c'est son aspiration, une harmonie à son image et démultipliée.

Intègre coûte que coûte, donc, dans ses motivations, ses exigences et ses propositions ; c'est là et ainsi que mûrit la relation réciproque, que naît la confiance.

Cette théière de verre me plaît mais puis-je la croire ? Exigera-t-elle de moi - ce que je ne pourrais supporter - mille et une précautions, comme un convalescent fragile et difficile ? Ou au contraire sera-t-elle humble, disponible, pratique, robuste et sage, conçue pour vivre, servir et vieillir, en supplément de sa belle transparence ? Et cet aspirateur, pataud, ce monstre indispensable qui éructe et se vautre et griffe portes et plinthes, cette grenouille boursouflée qui mimétise les carénages et carrosseries des bovidés de la route, cet outil de malheur, qui voudra le respecter, l'entretenir et tolérer ses défaillances lorsqu'il nous tient sous le chantage : je te nettoie les sols et tu pardonnes mon incorrection ?

Il faut que confiance règne et préside les échanges. Que cesse la prise en otage, par les fiertés des inventeurs ou les avidités des constructeurs, des acheteurs impuissants, perdus et vulnérables.

Cela relève de l'autorité du designer aussi.

Il faut que l'acte d'achat soit un contrat consensuel, échange de loyaux procédés, l'argent donné et le service rendu. Que l'image ne mente pas, que l'accessoire honore et n'avilisse pas.

Cela relève de la dignité du designer aussi.

Il faut que l'existence, en quantités industrielles, des artefacts, leur élaboration, leur production, leur distribution et leur récupération, ne compromette en aucun lieu ni à aucun moment le tenu et savant équilibre de notre environnement. Que le possible - *tout* est possible - perde sa meurtrière arrogance.

Cela relève de l'honnêteté du designer aussi.

L'espèce homme gagne, va régner, ne se méfie pas d'elle même, ne se retient pas, ne réserve ni sa puissance, ni sa science ni sa politique. L'humanité doit apprendre cette retenue, pudeur et vergogne ; et sa langue la litote ; et sa science la réserve. Persévérer sans cesse dans son être ou dans sa puissance caractérise la physique de l'inerte et l'instinct des bêtes. Sans doute l'humanité commence-t-elle avec la retenue. (p180, [V])

seconde incarnation

Fruit de passion né pour d'autres passions, je me destine donc dans le même temps à l'industrielle création. Je me connais en tant qu'homme, piètre et fabuleuse incarnation, et n'ai de cesse que l'homme soit respecté.

En toute intégrité, le vrai design, le frais design, doit réaliser une seconde incarnation : dans le chaos de l'usage, au cœur de la banalité brutale et séquentielle, le magnifiant charisme de l'outil en odeur de beauté ; l'esprit de l'homme, sa consubstantielle beauté, la paix intime et universelle à l'épreuve du temps qui érode et de l'habitude qui lasse, transfigurant l'usage. L'objet quotidien patiné, sublimé, élevé parce qu'il élève, dans son émouvant office.

"La patine est une récompense" disait Gide au sujet des chefs-d'œuvre ; quant aux objets, ils sont, par elle, consacrés.

L'attrait pour la brocante n'est pas toujours de l'affection pour la désuétude mais souvent la marque gratifiante de l'admiration pour l'accessoire qui a vécu et survécu. Les rides peuvent être traits fulgurants de noblesse, nuances d'auréole au mille plis rieurs et sages. Elles ne mentent pas, indélébiles et justes, et comme l'exacte expression des portraits croqués sur le vif naît de la confusion des tracés, la véritable inclination des âmes transparait immanquablement sur le visage des vieux, sacrement naturel de la révélation, avant dernière transformation - qui fait du pire et du meilleur. De même, *un bon objet vieillit bien*. Le temps n'est ennemi que de l'inanité et de la bagatelle. La beauté s'arrange de l'âge : dans le banal objet, incarnée, préméditée, elle prétend à la sérénité atmosphérique de ces rares artifices élus par les us et préservés de l'hécatombe par le baume des utilités.

Les cicatrices sont alors comme insignes d'honneur, et les marques d'usure retraçant les gestes des générations l'héritage universel d'un rituel pieux.

transcendance

Dans son rapport au temps, l'objet vertueux s'entoure des cérémonies de familiarités jouées, sans lassitude, en son honneur, banales et solennelles, jour après jour. Jour après jour pourtant il garde intacts ses attraits par l'innocente grâce en lui réalisée : le miracle opère, résultat entendu d'une genèse heureuse. C'est que la forme matérielle, compromis d'alcôve et d'industrie, induit alentour une impalpable symphonie de manières : *le juste mode-d'emploi*. Même la plus imposante des eurythmies, en couleurs, odeurs, volumes et matières nous laissera de marbre si le mode-d'emploi est inepte, inerte. Son influence est essentielle : elle détermine la nature des conventions qui régleront nos attitudes. Les ergonomies participent de l'aura des outils et machines. Barbares, elles sont subies, comme l'encombrante étiquette qui asservit les courtisans, et nous nous en détournons très vite, fuyant l'humiliante impuissance à nous faire entendre et respecter. Pour l'objet dictateur, mauvaise humeur de mauvais génie, durer s'avère une gageure. Pertinentes, au contraire, elles métissent nos habitudes, les enrichissent, comme les intelligences nobles partagent avec qui les fréquente leur prodigue béatitude, et, gourmands comblés, nous nous abandonnons à la fidélité du mécanisme d'harmonie. Pour l'objet enchanteur, vieillir magnifiquement est la moindre des qualités. Penser l'objet, c'est donc rêver une chorégraphie d'usages, le bal d'habitudes qui unira l'outil, galet de lumière, et l'homme ensorcelé, le cycle rituel du juste mode-d'emploi, qui, avec l'appui du temps, accomplira l'édifiante transfiguration.

Introduire un nouveau produit sur le marché signifie aujourd'hui fabriquer et proposer en même temps non seulement (...) l'objet en tant que tel, mais aussi (...) la place qu'il peut occuper dans l'imaginaire social. (...) L'aspect le plus remarquable de ce phénomène est le déplacement des problématiques industrielles vers des questions dont la composante culturelle est primordiale. (p90, [VIII])

superstitions industrielles

L'incorrection débute avec le fétichisme, superstition virale et décadente qui prête aux instruments un quelconque pouvoir. Le fétichisme insulte et dénature l'objet, le prenant pour ce qu'il n'est pas, emblème, symbole ou miroir, et oubliant ce qu'il est : dessiné pour vous servir. Tandis que le soigneux s'applique, par respect, habitude ou économie, à prolonger l'usage, le fétichiste se l'interdit, dresse un autel et y expose sa vanité. Le premier, sage, connaît le rôle et le rang de la machine ou de l'outil, pour en avoir tant usé, et ses reconnaissantes et tendres précautions invitent l'objet à rester de ce monde tant qu'il est utile. Le second, esclave ébloui, se pâme devant ses attributs de gloire. Pire : il croit être plus glorieux. Pire encore : en appelant de toute sa convoitise les chimères les plus inédites, il engendre un vrai marché, bête et parasite, inutile, futile et superbement fier de l'être. Le fétichiste est l'idéal consommateur, puisque, par définition, son plaisir est proportionnel à la quantité d'argent qu'il lâche. Le nuage des parasites n'a pas tardé à se former, ivres de l'avidité même, et le prétexte mirifique de la mode autorise tous les pillages et les détournements, pourvu que l'on n'invente rien (l'invention n'est pas rentable). Le néant, pour séduire, se munit d'experts en cachemises, et des amas d'ustensiles luxueux et frivoles, élucubrés par des professionnels, scientifiquement fardés et scientifiquement positionnés, envahissent jusqu'au dégoût, jusqu'à l'écœurement, les linéaires des nouveaux temples. Place à l'idolâtrie ! Place aux veaux d'or ! Place aux obscènes adorations, au scandale et au retour des faux dieux ! Le fétichisme, cette superstition virale et décadente politiquement correcte, est une gangrène contemporaine aux antipodes du frais design. Et l'on t'édicte tes prochains rêves, et l'on t'exhibe ce qui est prévu pour te plaire, et l'on t'assène les plus fausses vérités, pornographies numérisées, retouchées, aseptisées, d'un nouveau genre.

La décadence aussi est à la pointe des technologies.

Lorsque les sourires s'ombrent, lorsque s'infiltré le dépit qui fissure les jeunesses, une rencontre, souvent, annulant les solitudes, annonce sans crier gare les germes du salut.

La pensée est sans attaches : elle vit de rencontres et meurt de solitude. (p19, [III])

CONSPIRATION

Survivante des campagnes et des banlieues industrielles anglaises et fuyant l'intolérance, vieille comme le monde, des sédentaires, une tribu mutante et marginale de voyageurs, nouveaux nomades, a choisi l'aire de repos désaffectée d'une autoroute, quelque part au centre de la France, pour une halte. A la lisière de la civilisation, dont n'est ici perçu que le grondant écho, à travers le bosquet, lorsque des engins passent, les Anglais se sont arrêtés.

- Something chaos is going to emerge, definitely, it can't go on like this, Kay says. When the minors go on strike and fight the police in the streets, crisis is on the top.

- La guerre, la violence, C-girl says. C-girl is the long and quiet and smooth french girl. Ça va sauter un jour, c'est trop insupportable. Plus rien n'est juste, chacun pour soi, l'ennui sur les visages, les épaules basses et les regards fuyants.

- The shame, the shame, the shame...

Les Anglais ont allumé trois feux verticaux ascendants à côté de leurs cinq camions noirs, rectangulaires silhouettes silencieuses et rassurantes, caravane assoupie rêvant déjà d'autres voyages.

- All over Europe, we're connecting the people, gathering the very best energies and launching the spiral, Kay precisés. Technology is designing, building and moving into it's own future faster than any other self-generating circuit. Word travels fast these days and music, the unspoken word, travels faster and louder than ever before.

- Par moments, je suis à Berlin, Londres, Amsterdam et Paris en même temps. *At the same time* you know. Je sens grandir l'agitation, partout ; je suis ici et ailleurs, C-girl adds, et sa main s'est posée sur le beau crâne rasé de l'Anglais. C-girl est une française amoureuse de l'Anglais, ou peut-être simplement s'est elle enfin sentie chez elle. *Homeless*, fils de Gaïa, la Terre nourricière, un besoin formidable de retrouver du sens, le leur. Ils ont quitté la ville, l'étroitesse et l'inertie des lois. Ce que leurs pères ont installé, la mélodie des usines, le cri saturé des machines, le frémissement primaire et invisible des électrons dans la matière, et des champs magnétiques dans l'air des campagnes, ils le portent en eux, c'est leur nature.

De la technique, ils n'ont gardé que l'essentiel, les camions, des réchauds, deux frigos, et le matériel de musique. Leur studio : des racks entiers d'amplis, sampleurs, séquenceurs, effets, synthés, magnétoscopes, boîtes à rythmes, des écrans vidéo et des enceintes énormes, quinze mille kilowatts, pour que résonne la plaine.

C-girl ne comprend pas toujours ce qu'ils disent, mais elle aime les paysages de paix qu'elle aperçoit dans leurs yeux. Elle aime leur chaleur, leur légèreté, et commence à ressentir en elle le frémissement instinctif de l'appel du voyage. Et leur musique! Cette vague issue des origines du temps, cette vibration gigantesque et continue, sans début et sans fin, reprise à l'infini par les machines comme une incantation tribale électronique à l'univers... Dans la nuit de cet hémisphère intermédiaire et parallèle, les émotions des hommes rejoignent l'olympique éternité des désirs des dieux. Chaque pulsation, la musique, ordonnée par la matière elle-même, scande la fuite du temps, second pouls maternel, plus violent, plus réel. Plus qu'une image de l'énergie cosmique : l'énergie cosmique elle-même, une onde artificielle ultra sophistiquée, incarnation sensuelle instantanée de la déflagration originale, nouvel hymne technologique aux ancestrales Puissances de vie.

Une Anglaise se réveille à la porte du camion bleu. Elle ressemble à Kay : même silhouette emmitouflée sous les larges plis des pulls et du treillis démesuré qui s'encastre comme un soufflet dans les indestructibles chaussures de militaires. Tout ici doit résister, c'est la première et la plus simple des nécessités. On est bien loin, songe la Française, des stratégies trop propres des marchands des nouveaux temples et de leur surrané multimédia de salon. Pas d'écran géant à coins carrés, mais une image qui saute, qui tressaille, qui respire et qui parle une langue troublante d'humanité. Pas une télécommande multiprogrammes, mais des sons épais, chargés de vraie fureur et remontant des sphères les plus internes des carcasses métalliques des instruments informatiques, ridés, écaillés, scotchés, saturés et toujours vaillants. La nature et la technologie se mêlent par la grâce de ces enfants fous de vouloir rester des hommes. Les réseaux du troisième millénaire propulseront des hordes de mutants aliénés dans un royaume sans soleil, réalité abyssale et cauchemardesque où la complexité s'érigera en dieu. C'est ce futur là, celui des spécialistes, des mystificateurs et des trouveurs de marchés que les Anglais ont fui.

- The Earth is re-connected. The signal is ready to be sent : forward the global subversion. Free people, free future.

Technology belongs to us, and no one else will ever decide about our dreams and hopes and desires.

- Tu vas courir sans répis, de place en place, pour que se propage votre signal. Mais qui vous suivra, beaux messagers ; et combien de temps survivrez-vous ? I feel you belong to one of those lost generations, black scars on the back of

democracies' history. You, children of modern nonsense, deep within world wide growing complexity, try to make your own way, but I fear you're wandering alone in an unplugged techno twilight zone, light years away from new realities. - We don't expect anybody to follow us, C-girl. We've kept the best and left the worse of what we've been offered by post-modernity huge market disorder. We are travellers and messengers looking forward all healthy smart reactions through Europe, raising the upcoming underground techno network in the middle of western chaos, and exploring the ultimate purest high technological sounds of Nature.

C'est maintenant l'heure blanche ; une aube vierge et intemporelle, un de ces rares moments de paix où le désordre se laisse oublier, où la nature se fige et où plus rien ne semble respirer. C-girl s'est levée ; une leur rouge palpite dans les braises ; une douce brume s'est prise dans les bosquets.

- Voici la vie qui recommence, toute puissante, indifférente, translucide et silencieuse. Je vais rentrer chez moi et je penserai à vous, derniers justes, depuis ma ville absurde et confortable. Votre idéal s'est incrusté en moi comme le souvenir du Petit Prince, la marque rouge de notre rencontre. J'ai recouvré l'espoir ; je vais moins seule.

Ils étaient hier à Berlin, seront demain à Prague et pour l'hiver à Vienne. J'ai pu les rencontrer, un autre jour ; leur conviction est prodigieuse. Enfoncés jusqu'au cou dans les galères quotidiennes, ils avancent, projetés dans l'instant, celui de la survie ; and yet *still on the way*. On dit que les idées proviennent des différences. Chez eux, un autre monde, l'électronique poussée à ses limites, assemblée en tous sens et jouant, jouant sans cesse son chant miraculeusement organique. C'est au contact de cette édifiante et troublante alchimie, de cette fascinante symbiose des puces et des neurones, des processeurs et des fibres nerveuses au moment improbable où l'onde rauque rassérène, que le spectre des fétichismes technocratiques m'est apparu dans son odieux nihilisme à l'origine sans doute de l'extrémisme fébrile et inspiré de ces Anglais. Haro, donc, sur les modernes superstitions! *la technique est fille de l'homme et petite fille, exactement, de la Nature.*

Saisons et machines, cousines, consanguines, et pas encore dégénérées si l'homme, promu maître du monde, ne renie pas sa Terre-mère.

*Le devoir de l'équipe de design n'est pas uniquement de résoudre des problèmes, mais aussi de rechercher et d'isoler des problèmes qui ont besoin d'être résolus.
(p316, [VII])*

EXPIRATION

subversion sourde et délit d'invention

« En tant que designers socialement et moralement engagés, nous devons répondre aux besoins d'un monde qui est au pied du mur. L'horloge de l'humanité marque toujours minuit moins une » (p28, [VII]) écrivait Victor Papanek, il y a vingt ans. Le frais design, prêché déjà par le malicieux Américain, le frais design, surtout pas du style, surtout pas élitiste, anecdotique spécialité française, le frais design, mûr enfin, est aux portes du village global ; aux portes virtuelles bien sûr, c'est-à-dire à l'intérieur déjà, hybride de l'Hydre et du cheval de Troie ; au service de l'homme, chaleureusement inventif, anti-spectaculaire, à l'œuvre sourdement. « Ce qui fait le plus de bruit suit toujours l'air du temps et ne saurait le précéder ; or ce qui annonce un nouveau temps arrive toujours comme un souffle de vent, doucement, sans grand tapage » (p 165, [V]). Ainsi du frais design, résonance en bon sens d'une génération qui a réappris à s'offusquer. Non aristotélécienne, au faux et au non sens, laid ou grésillant, elle préfère le vrai. Emergeant simultanément, virtuellement - *mais quoi de plus réel ?* - horizontal, inter-connecté de toutes parts, multi-disciplinaire, extra-lucide autant qu'il lui est possible, le frais design est en instance insistante et mondiale de réalisation.

L'outil mutant est à orientation globale, mais sa puissance subversive en germe, *discrète*, répandue en réseaux, se noue en premier lieu *en nous*. « Ce qui est subversif n'est pas, forcément, ce qui se donne d'emblée pour tel mais, souvent, ce qui, au contraire, pour mieux agir sur êtres et choses contre lesquels il s'insurge, se range, sans réserve, à leurs

Il s'agit en somme de s'inscrire dans le flux mobile et superficiel de l'information pour y créer des zones d'épaisseur et d'intensité. D'agir sur les "matériaux" physiques et virtuels de notre quotidien opaque pour qu'ils s'expriment avec des mots qui cassent la continuité du bruit de fond. Et produire de la sorte des moments de silence éloquent. (p214, [VIII])

côtés jusqu'à se réclamer d'eux » (p18, [II]). Chaque représentation du frais design, dispersée aux coins du monde mais en contact informatique, consciente donc des avancées locales du mouvement planétaire, s'est rangée d'emblée aux côtés de l'industrie, institution dont il s'agit. La subversion est au cœur de l'action, parmi les producteurs en série d'insignifiante banalité. Ici même : l'insignifiante banalité côtoyée à outrance est désignée terrain de manœuvre. A l'œuvre sourdement, le chœur muet des objets anonymes est comme un hymne au diapason mondial, manifeste en multitude et prochainement, résolument assourdissant.

La méthode est vieille comme le monde, et Michel Serres, l'ami, académique en sens inverse, des sagesses, à son sujet ne semble plus tarir : « l'invention est le seul acte intellectuel vrai, la seule action d'intelligence. (...) L'invention seule prouve qu'on pense vraiment la chose qu'on pense. (...) Je pense donc j'invente, j'invente donc je pense. (...) Le souffle inventif donne seul la vie, car la vie invente. »

Inventer à perpétuité : réflexion minimale et optimale, nécessaire et suffisante, inestimable, audacieuse, semble-t-il, parce qu'ailleurs, visiblement, on s'en méfie :

« Les institutions de culture, d'enseignement ou de recherche, celles qui vivent de mensonges, d'images répétées ou d'imprimés copiés, les grands mammoths de l'Université, des médias ou de l'édition, les idéocraties aussi, s'entourent d'une masse d'artifices solides qui interdisent l'invention ou la brisent, la redoutent comme le pire péril. Les inventeurs leur font peur comme les saints mettaient en danger leurs églises, dont les cardinaux, parce qu'ils les gênaient, les chassaient. Plus les institutions évoluent vers le gigantesque, mieux se forment les contre-conditions de l'exercice de la pensée. Voulez-vous créer ? vous voilà en danger.

L'invention, légère, rit du mammoth, lourd ; solitaire, elle ignore le gros animal collectif ; douce, elle évite la haine qui colle ensemble ce collectif » (p174, [V]).

L'unité de lumière est ainsi doublement articulée, par Subversion et Invention, siamoises prodigieuses vouées à la résistance, jumelles de l'ombre portant le danger dans le rang des Puissances d'inertie.

La culture créatrice vit dans le nouveau et peut se définir : la probabilité la plus basse, donc la perte irrémédiable, la plus grande rareté. Rien de moins monotone ni de plus inestimablement précieux : toujours à l'état naissant. (p163, [V])

donner du sens

Du local au mondial, de l'atelier au globe, l'effort est porté sur le sens. Autrefois production sculpturale, (« la laideur se vend mal » de Loewy), le design a rejoint et embrasse désormais les autres aspirations de l'esthétique. Le travail sur l'image, communication hors média, en constitue la substance : le design, devenu global, est l'artisan de la seconde incarnation étendue aux immatériels, aux prises avec la *cohérence*. Ce que Kandinsky suppose quant à « l'harmonie des formes » dans l'Art, je l'applique donc à la pertinence du design global, qui doit alors « reposer uniquement sur le principe de l'entrée en contact efficace avec l'âme humaine ». Ne pas perdre ce contact doit être le souci majeur du frais design ; *projeter, c'est avant tout donner du sens*.

Donner du sens : notre équilibre et notre religion.

Donner du sens : notre raison et notre dignité.

Donner du sens : notre sagesse et notre sang.

Produire et consommer toujours plus de richesses, ce discours des vieilles gardes, qui, pourtant, à vingt ans, ont jeté des pavés sur la place publique, aujourd'hui nous fait rougir de honte : cela n'a pas de sens, nous le crions haut et fort,

Le fait réellement humain résulte de la possibilité que possède le cerveau de notre espèce de donner naissance, par un travail associatif des faits mémorisés, à un troisième niveau de structure qui vient s'ajouter aux structures innées, puis acquises. Ce sont les structures imaginaires. L'homme ajoute de l'information à la matière. (p85, [VI])

cela *n'est pas* du sens, si le prix de notre obèse prospérité est une vaste poubelle désorientée et difforme en héritage à la postérité.

Le sens, nous le pensons, sera l'ultime occupation des nouveaux designers : le dernier, essentiel, immatériel, des futurs matériaux.

Ce fluide métis et incandescent, cette pâte millénaire et volatile, pétrie par la multitude aux milliards de visages étonnés d'avoir à mourir, noble et turbulente matière de nos sages agonies, indispensable à notre foi et à notre plaisir, le sens, notre brûlante nature, doit hanter l'âme polyphonique des objets de nos cultes.

Si le design consistait à faire du style et séduire, en vertu des études, les familles et sous-familles abstraites d'acheteurs décidées par les sinistres sciences, alors les ordinateurs feraient l'affaire. A l'instar, en effet, de la déconcertante démonstration de Javier Mariscal à l'occasion de l'exposition *Nouvelles tendances : les avant-gardes de la fin du XXe siècle*, présentée au Centre Pompidou en 1987, des systèmes experts, gonflés, en données initiales, des catalogues exhaustifs des styles, fonctions, matériaux, procédés, normes et autres subtilités industrielles, sont capables de recracher toutes, absolument toutes, les combinaisons possibles, bâtardes et insolantes peut-être, insolites sans doute, toutes affreusement, piteusement *équiprobables*. Mais ces systèmes experts n'ont jamais de fantasmes, jamais d'angoisses, jamais de larmes ni d'éclats amoureux. Ils sont ailleurs, dans la structure et pas dans la substance. Et les objets des hommes, encore, transpireront le mystère et l'émotion. Non pas arides, indistincts et muets mais théâtres d'ineffables et familières tensions ; ni tyrans, ni fanfreluches, mais amis, élus et complices.

Une double éducation, assurément, est nécessaire : deux éthiques parallèles, celle de la conception et celle de l'achat. Je m'engage à me soucier du plus grand nombre respectueusement ; mes objets seront honnêtes et décents, humbles ou magiques mais proches et généreux.

Je m'engage à ne pas vivre pour consommer mais à mesurer respectueusement mon appétit de possession ; mes objets ne seront pas des vitrines mais des sujets aimés et transcendés, les outils authentiques de ma *sur-vie*.

Le design industriel devient dès lors modelage, invention et subversion multicolores de sens, des innombrables sens possibles, et l'incohérence, le chaos et l'absurde diversité, *in fine*, cessent d'être énigmes et épines dans les pieds pour apparaître acteurs et co-auteurs de l'évolution, la spirale, la conquête irrésistible des Cieux.

La science appelée "humaine", par une sorte d'ironie, puisqu'elle a précisément pour objet et pour méthode d'éliminer l'homme de l'homme, n'atteint jamais cet entre deux de composition où l'esprit se fait chair, où la chair se fait esprit et qui est précisément le domaine humain et poétique. (p91, [III])

L'ouvrier marginal

Voici le designer industriel ouvrier marginal de la cathédrale globale.

Ouvrier à l'influence horizontale multi-disciplinaire, on l'a dit ; marginal, il le faudra, marginal culturel de l'entreprise-institution, marginal des affaires et des pouvoirs, marginal du commerce et des études de marchés, marginal, nécessairement, ultime condition d'intégrité : ainsi libre de sa fureur et libre de sa sensibilité, défricheur iconoclaste et prodige, producteur prophétique d'artefacts transversaux et mutants, perspicace instigateur de providence.

Trouveur inspiré, atome conscient de pure vitalité, l'ouvrier marginal porte son effort sourdement, à la surface virtuelle et unanime du globe ; où ? sur l'épaisseur du sens des choses qu'il dessine, sur leur pertinence, sur leur transcendance ; où encore ? en marge de l'industrie, relié à elle en temps réel, autant qu'il le faut et par tous les moyens, mais autonome, intègre serviteur assermenté de l'homme, promoteur candide d'une nouvelle ère, l'heure inédite de l'entente sacrée : sur Terre, un troisième millénaire se profile, grouillant d'humanité, issu de la pensée qui coule, eau cristalline à la mémoire universelle, à travers le labyrinthe unique de tes circonvolutions, bientôt riche de ta propre trace.

- [I] Hermann Hesse, Narcisse et Goldmund, traduction française, Paris, Calmann-Lévy, 1948.
- [II] Edmond Jabès, Le petit livre de la subversion hors de soupçon, Paris, Gallimard.
- [III] Jean Guitton, L'impur, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.
- [IV] Jorge-Luis Borgès, Tlön Uqbar Orbis Tertius, Fictions, traduction française, Paris, Gallimard, 1957 et 1965.
- [V] Michel Serres, Le tiers-instruit, Paris, François Bourin, 1991.
- [VI] Henri Laborit, Eloge de la fuite, Paris, Robert Laffont, collection Folio/Essais, 1976.
- [VII] Victor Papanek, Design pour un monde réel, traduction française, Paris, Mercure de France, collection Environnement et société, 1974.
- [VIII] Ezio Manzini, Artefacts, vers une nouvelle écologie de l'environnement artificiel, traduction française, Paris, éditions du Centre Pompidou, 1991.
- Vassily Kandinsky, Du spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, traduction française, Paris, Denoël, 1989.
- Michel Serres, Atlas, Paris, François Bourin, 1994.
- Joël de Rosnay, Le macroscope, Paris, Le seuil, 1975.

